

Zeste de Klan et cœur d'ange

Sous la caresse brumeuse de la nuit, mon œil s'embue et observe avec appréhension la vieille grange qui se dresse tout aussi seule que moi contre cet océan de ténèbres. Mon esprit s'aliène ; la sorte de volonté qui me maintient encore debout et porte ma vision n'est pas plus solide que le bois de la boutisse qui pourrit et croule sous son poids. Dieu, la foi, le sang supérieur qui irrigue mes veines et mon âme, il faut y croire pour tenir.

Le temps s'éternise, on croirait qu'un démon m'a porté ici pour que je puisse attendre de connaître mon châtiment. Pourtant ma cause est juste, et pour cause, elle est l'essence même de la volonté de notre Seigneur. Il fait froid dans la campagne du Mississipi.

- "William ! Ça va être à nous. Amen."

J'ai tout juste le temps de revenir à moi qu'au loin une lueur rougeâtre commence à naître, à une dizaine de mètres de la grange.

Tout aussi brusquement un hurlement perce la nuit, précédant d'innombrables coups de feu qui viennent embraser les ténèbres et embrasser ma peur.

- "Putain ! William !"

Mon regard est resté figé sur les flammes qui dansent et virevoltent, dessinant sur le paysage des ombres et reliefs effrayants, et s'est abandonné à cette nuit qui se fait jour au grès des balles. Mon corps transit de peur, je n'arrive plus à bouger. Je n'ai plus le choix. Il faut avancer. Je commence à aligner un pas après l'autre, douloureusement, puis je laisse raisonner en moi les paroles du grand sorcier. L'Amérique d'abord, pour les White Anglo-Saxon Protestant, pour le Klan. Je caresse du regard cette croix de feu qui m'ordonne de suivre l'ordre divin. Je charge corps et âme, fusil de chasse à la main. Les coups de feu n'ont pas cessé, la grange se rapproche et je vois toutes ces créatures à la couleur d'ébène s'enfuir du bâtiment pour courir à l'opposé des flammes, précédés par de grandes silhouettes immaculées de blanc : une vaste infanterie et quelques cavaliers écarlates portant aussi fièrement le drapeau du Klan que les hautes capirotes. Je distingue des corps qui se traînent au sol - on s'occupera de ceux-là plus tard - et soudain apparaît une foule fuyant là où elle n'attendait aucun ennemi. Je continue de courir, je suis le prédateur, et je ne suis plus seul désormais. Je ralentis, porte le fusil à mon épaule, sans hésiter, ni même viser, je tire une première balle, et j'observe avec délectation l'œuvre du Créateur. Je n'entends plus les cris, les détonations, les hommes qui pleurent et ceux qui hurlent d'ivresse : il n'y a plus rien que le silence de mon âme. Je tire une deuxième balle dans ce que je ne perçois plus autrement qu'un troupeau. La rage qui m'éprend ne me laisse aucun répit pour recharger, je balance mon fusil sur quelques individus que je percute violemment. Le choc ne me surprend même pas, et je crois avoir entendu quelques craquements caractéristiques d'une mâchoire qui se brise. Mon genou a brisé le visage d'un des leurs. Je dégaine ma machette.

L'ivresse du Klan a possédé mon corps, il n'y a rien d'autre. Elle dicte mon bras qui vient frapper encore et encore.

Soudain, un hurlement vient briser le silence de mon âme, c'est à ce moment que je la vois. Au milieu des affrontements, minuscule, seule. Son regard croise le mien, statue à la peau d'ébène, noircie encore par l'insalubrité, et aux cheveux imbibés d'un sang qui n'est pas le sien. Ses grands yeux sont comme deux planètes de feu et je me décompose. Je laisse tomber ma machette. Comment peut-on ôter si facilement le cœur d'un homme ? Je m'effondre, elle me regarde toujours, je ne peux le supporter. Elle a tellement peur, que lorsque j'essaie péniblement d'avancer vers elle, elle ne prend pas le temps de reculer. Je rampe jusqu'à ses pieds, je n'arrive même pas à pleurer tant le trouble est profond. Je suis mort ce jour-là. Je m'effondre à ces pieds. Mon corps survivra, mais mon cœur ne battra plus jamais. Il a arrêté de battre le jour où j'ai rejoint le Klan, le jour où j'ai cru que l'homme noir était inférieur, le jour même où j'ai cru qu'on pouvait parler d'homme noir, alors qu'il n'y avait au fond qu'un seul et unique homme. Maintenant que tout bascule dans les ténèbres du regret, je me rends compte que c'est la pire erreur de jugement de ma vie, et que les yeux d'une petite fille, qu'importe sa couleur, sont la plus belle chose qu'il m'ait été donné de voir au monde.

Le rêve est rompu en un instant, lorsque je vois fondre vers cet être angélique à la peau aussi noire que mon cœur, un amas de corps, luttant les uns pour leur survie, les autres pour la pureté du Klan. Je me jette sans attendre au-devant du danger. Je fais de mon corps un rempart contre toute cette violence déchainée. Je ne suis plus qu'un rocher. Je suis l'inébranlable foi de William, cette foi portée sur un Seigneur qui chérit ses créatures toutes aussi bien les unes que les autres. Le temps semble se suspendre, sommes-nous toujours aujourd'hui ? L'action entière n'a duré tout au plus que deux petites secondes, elle m'a paru durer aussi longtemps que l'Hiver.

Le choc. Cette fois-ci, la douleur irradie dans tout mon corps. D'abord mon thorax est victime du choc de plusieurs lancés dans une lutte aveugle, ma respiration se coupe brutalement, il n'y a plus d'oxygène. Je reste debout et frappe tant que je le peux pour protéger ce qui vaut plus cher que mon âme. J'ai lâché ma machette je me contente de repousser, balayer, j'ai blessé assez d'hommes. De multiples chocs s'ensuivent. Je ne sais même plus d'où viennent les coups. Mon épaule se déboîte, ma mâchoire se tord, mes côtes se fêlent, je ne vois plus grand chose, je n'entends guère mieux. Je tiens toujours bon, et j'ose lancer un regard au visage de ces hommes : il n'y a plus que des membres du Klan autour de nous. Mes anciens frères me lynchent, me frappent, me brisent.

Je suis balancé dans un de nos pick up, après qu'on m'ait mis autour de la tête une sorte de sac qui complique encore plus ma respiration. Tout se calme un peu, j'entends des hommes discuter, il n'y a plus de bruit. J'ai peine à rester éveillé, j'ai tellement mal quelques secondes, et puis après je ne ressens rien que du froid. Ma vision est troublée. Je sens des liens dans mon dos, je n'ai pas la force d'essayer de les défaire. Oui à cet instant là je regrette, mais ce n'est plus pour ma propre vie que je souffre, mais bien pour celle de cette petite fille. Elle ne sera certainement pas

tuée. Au mieux elle sera laissée là, seule, entre les cadavres des siens ; au pire, je n'ose imaginer.

Le pick up se met en marche, je crois que je suis à l'arrière, et j'entends rire du côté conducteur. Nous roulons dans la nuit avec hâte, pourtant je suis maintenant étrangement calme. C'est peut-être la sérénité de l'Homme qui n'a plus d'espoir ?

Je ne sais même pas comment j'en suis arrivé là. C'est vrai que Walter savait bien manier les mots, et puis toutes ces réunions avec ceux qui devenaient peu à peu mes frères, je m'y suis senti à ma place. Je n'ai jamais tout à fait cru à ces valeurs blanches et dominantes, du moins au début. Sur la fin je m'en persuadais puisqu'il avait fallu participer à la grande purge. Quand on pensait que Dieu bénissait notre œuvre, il n'y avait pas à douter, quand on pressait la détente il ne le fallait surtout pas.

En une nuit j'ai appris à aimer la couleur, à aimer la mixité, à aimer les différences. En une nuit j'ai su que l'Amérique ne rayonnerait vraiment que lorsque son drapeau portera fièrement toutes les couleurs du monde.

- "Enfoiré de William"

Je ne me suis même pas aperçu que le pick up s'est arrêté

Un violent coup de poing vient réveiller feu ma rage de dent. Je hurle en revenant à moi. On me jette au sol sans ménagement en retirant le sac de mon visage, je lève un peu la tête pour observer les alentours, et je me rends compte que je suis juste devant ma maison. Autour de moi une dizaine de chevaliers du Klan, ils m'observent en ricanant et s'éloignent après avoir sonné à ma porte. Après quelques instant ma femme sort en robe de nuit, elle ne me voit pas dans la clarté lunaire, néanmoins, je peux voir son visage se décomposer sous les lumières du porche. Mon cœur cesse de battre. Deux fois dans la même nuit.

Je n'essaie même pas de l'appeler, je tourne un peu la tête en commençant à comprendre ce que signifie cette lumière brulante dans mon dos. Maintenant je la vois pleinement. La croix de feu du Klan, la même qui signe l'imminente fin de mon propre monde, et de tout ce que j'y ai aimé.

Jules Coutier